

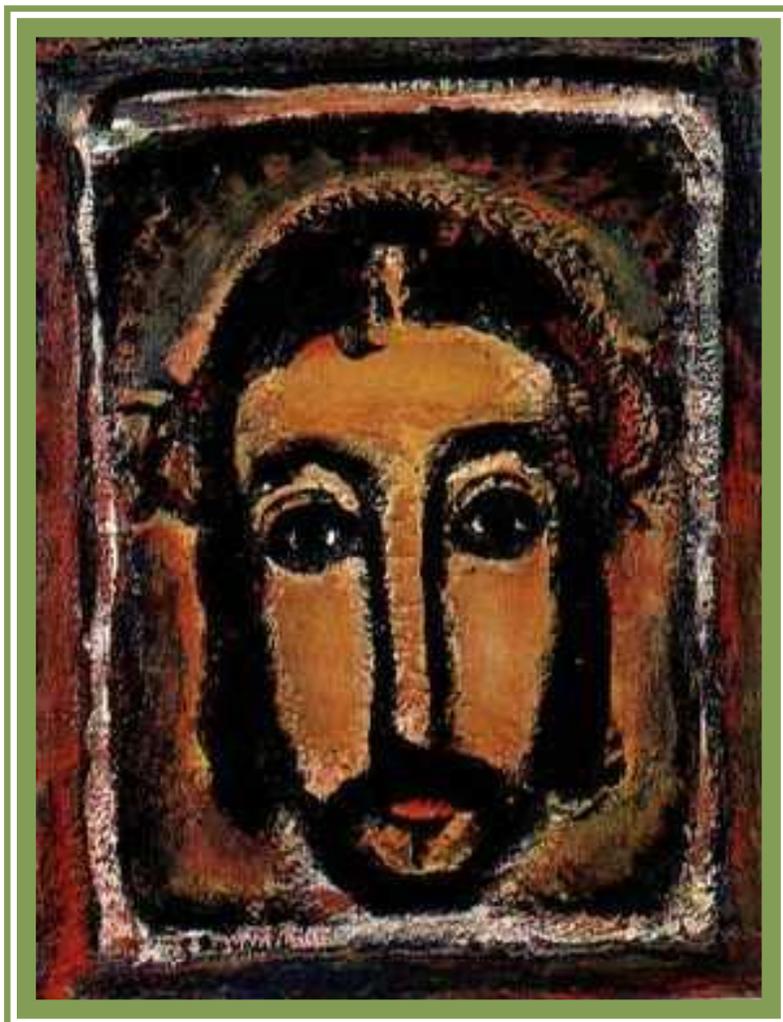
* Commentaires du 19 août 2012 *



Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut

A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.

20^e dimanche du temps ordinaire, Année B :



Rouault, *La Sainte Face*, vers 1946

» Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? «

1. Les textes de ce dimanche

1. Pr 9, 1-6
2. Ps 33, 2-3, 10-11, 12-13, 14-15
3. Ep 5, 15-20
4. Jn 6, 51-58

PREMIÈRE LECTURE : Pr 9, 1-6

Livre des Proverbes

9

- 01 La Sagesse a bâti sa maison,
elle a sculpté sept colonnes.
02 Elle a tué ses bêtes, apprêté son vin,
dressé sa table,
03 et envoyé ses servantes.
Elle proclame sur les hauteurs de la cité :
04 « Si vous manquez de sagesse, venez à moi ! »
À l'homme sans intelligence elle dit :
05 « Venez manger mon pain,
et boire le vin que j'ai apprêté !
06 Quittez votre folie et vous vivrez,
suivez le chemin de l'intelligence. »

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Pr 9, 1-6

1. PREMIER TEXTE : Pr 9, 1-6

Partout, sur toute la terre, depuis que le monde est monde, les hommes ont amassé des réflexions, des maximes, des proverbes : toute une sagesse populaire qui est accessible à tous, indépendamment de la naissance ou de la culture. Partout également, des écoles philosophiques proposent une réflexion plus élaborée : en Israël, depuis Salomon, sous l'influence égyptienne, les scribes de la cour de Jérusalem rassemblent toute cette richesse. Le livre des Proverbes, dont nous lisons un extrait ce dimanche, est le résultat d'une compilation de toutes ces réflexions d'origines et d'époques diverses depuis le temps des rois jusqu'au retour de l'Exil à Babylone (fin du cinquième siècle). D'autres sages continueront le travail et nous leur devons le Siracide vers 180 av. J.C. et le livre de la Sagesse (dite de Salomon), vers 50 av. J.C.

Toutes ces sentences accumulées ont plus d'un trait commun avec celles des peuples voisins ; pour autant, la sagesse d'Israël a des accents particuliers : car ce peuple a découvert que Dieu seul connaît la vraie Sagesse et que toute sagesse humaine ne peut

être reçue que de lui. Le récit de la faute d'Adam était une manière imagée de dire cette découverte fondamentale : à savoir que la connaissance de ce qui rend vraiment heureux ou malheureux (l'arbre de la connaissance) n'est accessible qu'à Dieu, pas à l'homme tout seul (Gn 2, 8-3, 24). En revanche, à l'homme qui acceptait de vivre sous la loi de Dieu, l'arbre de vie (la sagesse de Dieu) offrait ses fruits en permanence : le récit de la Genèse (chapitres 2-3) allait jusque-là. Le livre des Proverbes retranscrit cette tradition : « Heureux qui a trouvé la sagesse... L'arbre de vie c'est elle pour ceux qui la saisissent, et bienheureux ceux qui la tiennent. » (Pr 3, 13-18).

Mieux encore, en choisissant ce petit peuple et en faisant Alliance avec, Dieu lui a révélé sa Sagesse. Et c'est désormais pour Israël le plus grand sujet de fierté : il est à la face du monde le peuple dépositaire de la sagesse de Dieu : car « Ainsi parle le Seigneur : Que le sage ne se vante pas de sa sagesse ! Que l'homme fort ne se vante pas de sa force ! Que le riche ne se vante pas de sa richesse ! Si quelqu'un veut se vanter, qu'il se vante de ceci : d'être assez malin pour me connaître moi, le Seigneur qui mets en œuvre la bonté fidèle, le droit et la justice sur la terre » (Jr 9, 22-23). Désormais la sagesse a « dressé sa tente » sur la montagne sainte à Jérusalem. C'est là qu'elle a « bâti sa maison et sculpté sept colonnes » sept étant comme on sait le chiffre de la plénitude ; cela ne nous étonne pas : la Sagesse est si précieuse qu'elle ressemble à un palais royal, ou mieux même à un temple appuyé sur sept colonnes ; et les rois et les prêtres sont censés en être les premiers dépositaires. Mais elle veut s'offrir à tous : là-haut, elle propose généreusement son festin : « Elle a tué ses bêtes, apprêté son vin, dressé sa table, et envoyé ses servantes. » Et elle crie son invitation depuis les hauteurs de la ville pour être sûre d'être bien entendue de tous. « À l'homme sans intelligence elle dit : Venez manger mon pain, et boire le vin que j'ai apprêté ! »

Au passage, on est tenté de faire le rapprochement avec la parabole des invités aux noces développée par Jésus : « Il en va du Royaume des cieux comme d'un roi qui fit un festin de noces pour son fils. Il envoya ses serviteurs appeler à la noce les invités. » (Mt 22, 2-3). Et vous connaissez la suite : « Mais eux ne voulaient pas venir. » Car on est toujours libre de refuser une invitation : dans le texte des Proverbes, l'invitation est adressée à tous les passants « À l'homme sans intelligence elle dit : « Venez manger mon pain, et boire le vin que j'ai apprêté ! » Refuser l'invitation, c'est refuser d'accéder à la sagesse, c'est demeurer dans notre inintelligence naturelle. Car « l'homme sans intelligence », c'est chacun de nous, si nous comptons sur nos seules ressources : nous n'accédons à la sagesse que par un don gratuit de Dieu ; encore faut-il accepter l'invitation et nous engager sur le chemin qui mène à sa maison : « Quittez votre folie et vous vivrez, suivez le chemin de l'intelligence ».

Nous retrouvons ici encore une fois le thème des deux voies qui est une image des choix qui s'offrent à notre liberté (voir le commentaire du dix-huitième dimanche, Ephésiens 4). Le livre du Deutéronome, particulièrement, y revient souvent : « Tu choisiras la vie » (Dt 30, 20)... « Je mets aujourd'hui devant toi la vie et le bonheur, la mort et le malheur, moi qui te commande aujourd'hui d'aimer le Seigneur ton Dieu, de suivre ses chemins, de garder ses commandements... alors tu vivras... Mais si ton cœur se détourne... alors je vous le déclare, vous disparaîtrez totalement. » (Dt 30, 15... 18). Le choix de l'obéissance aux commandements du Seigneur est le seul chemin du bonheur pour l'homme ; à l'inverse, le choix de la désobéissance est une pente vers la mort.

Le livre des Proverbes reprend ce thème des deux voies de manière très imagée en typant ces deux attitudes sous des traits féminins, Dame Sagesse et Dame Folie ; cette dernière

nous est présentée dans les versets qui suivent notre texte de ce dimanche : « Dame Folie est tapageuse, niaise et n'y entendant rien » (Pr 9, 13) ; alors que Dame Sagesse peut dire : « Celui qui me trouve a trouvé la vie et il a rencontré la faveur du Seigneur... Abandonnez la niaiserie et vous vivrez ! Puis, marchez dans la voie de l'intelligence. » (Pr 8, 35 ; 9, 6). Marcher vers le Seigneur est la vraie sagesse ; c'est folie d'aller en sens inverse et de tourner ainsi le dos à la lumière et à la vie.

Dernière remarque : La sagesse de Dieu, on l'a vu, est ici personnifiée ; pour autant, personne ne s'y trompe : il s'agit d'une allégorie : le monothéisme de l'Ancien Testament est strict, il n'y est pas question de concevoir la sagesse de Dieu (pas plus que l'Esprit de Dieu) comme une personne à part entière.

PSAUME : Ps 33, 2-3, 10-11, 12-13, 14-15

Psaume

R/ *Goûtez et voyez comme est bon le Seigneur !*

- 02 Je bénirai le Seigneur en tout temps,
sa louange sans cesse à mes lèvres.
- 03 Je me glorifierai dans le Seigneur :
que les pauvres m'entendent et soient en fête !
- 10 Saints du Seigneur, adorez-le :
rien ne manque à ceux qui le craignent.
- 11 Des riches ont tout perdu, ils ont faim ;
qui cherche le Seigneur ne manquera d'aucun bien.
- 12 Venez, mes fils, écoutez-moi,
que je vous enseigne la crainte du Seigneur.
- 13 Qui donc aime la vie
et désire les jours où il verra le bonheur ?
- 14 Garde ta langue du mal
et tes lèvres des paroles perfides.
- 15 Évite le mal, fais ce qui est bien,
poursuis la paix, recherche-la.

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 33, 2-3, 10-11, 12-13, 14-15

La première lecture de ce dimanche est une méditation sur la sagesse comme il y en a tant dans l'Ancien Testament ; le message est toujours le même : seul Dieu peut nous remplir de la seule sagesse qui compte, c'est-à-dire l'art de vivre qui rend heureux. Notre psaume est bien dans la même veine : « Venez, mes fils, écoutez-moi... Qui donc aime la vie et désire les jours où il verra le bonheur ? » Au passage, on voit que les psaumes ressemblent parfois plus à une catéchèse qu'à une prière : c'est le cas ici.

Les innombrables pèlerins qui se pressent aux portes du temple de Jérusalem y viennent pour réapprendre la vraie sagesse, le vrai bonheur, que Dieu seul peut donner. Leur modèle, c'est le roi Salomon : il a laissé dans la Bible le souvenir d'un homme avide de la sagesse qui vient de Dieu (au moins au début de sa vie) : le livre de la Sagesse met sur ses lèvres une très belle prière qu'il aurait prononcée au moment de monter sur le trône : « Je savais bien que je n'obtiendrais pas la sagesse autrement que par un don de Dieu... je me tournai donc vers le Seigneur et le priai en disant de tout mon cœur : Dieu des pères et Seigneur miséricordieux, qui as fait l'univers par ta parole, formé l'homme par ta sagesse afin qu'il domine sur les créatures appelées par toi à l'existence, qu'il gouverne le monde avec piété et justice, et rende ses jugements avec droiture d'âme, donne-moi la sagesse qui partage ton trône et ne m'exclus pas du nombre de tes enfants. Vois, je suis ton serviteur et le fils de ta servante, un homme faible et dont la vie est brève, bien démuné dans l'intelligence du droit et des lois. Du reste, quelqu'un fût-il parfait parmi les fils des hommes, sans la sagesse qui vient de toi, il sera compté pour rien... » (Sg 8, 21-9, 6).

Je reviens à notre psaume : « Venez, mes fils, écoutez-moi, que je vous enseigne » : qu'allons-nous apprendre ? La crainte du Seigneur. « Venez, mes fils, écoutez-moi, que je vous enseigne la crainte du Seigneur. » Si j'en crois le livre de Ben Sirac, c'est la forme la plus haute de la sagesse : « Le commencement de la sagesse, c'est la crainte du Seigneur... La plénitude de la sagesse, c'est la crainte du Seigneur... La couronne de la sagesse, c'est la crainte du Seigneur... La racine de la sagesse, c'est la crainte du Seigneur... » (Si 1, 14... 20).

Et le message, de notre psaume est aussi clair : « Saints du Seigneur, adorez-le ; rien ne manque à ceux qui le craignent... qui cherche le Seigneur ne manquera d'aucun bien. » Le parallèle entre ces deux versets nous suggère une définition de la crainte du Seigneur : c'est tout simplement se mettre à sa recherche. Et le croyant sait bien que c'est le seul vrai moyen d'être heureux. Le « craignant Dieu », comme on disait, ne vit pas dans la peur : quand on a peur, on cherche à se protéger ; au contraire, son être tout entier est tendu vers Dieu. André Chouraqui nous donne une très belle définition de la « crainte de Dieu » dans son commentaire de ce psaume, justement. Il dit : « la crainte de Dieu, c'est le frémissement sacré de l'amour en face du Seigneur. » Ceux qui « craignent le Seigneur », il les appelle « les frémissants du Seigneur ».

Dans la vie quotidienne, ce frémissement se traduit par la recherche de la volonté de Dieu, c'est-à-dire la pratique des commandements ; non pas par peur d'un châtement mais par le souci d'être ajusté à la volonté de Dieu. Notre psaume le dit expressément : à la question « Qui donc aime la vie et désire les jours où il verra le bonheur ? », il répond : « Garde ta langue du mal et tes lèvres des paroles perfides. Evite le mal, fais ce qui est bien, poursuis la paix, recherche-la. »

Le livre du Deutéronome insistait beaucoup sur ce point : « Et maintenant, qu'est-ce que le Seigneur ton Dieu attend de toi ? Il attend seulement que tu craignes le Seigneur ton Dieu en suivant tous ses chemins, en aimant et en servant le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être, en gardant les commandements du Seigneur et les lois que je te donne aujourd'hui, pour ton bonheur. » (Dt 10, 12). La Loi, chemin du bonheur, c'est bien le message de tous les psaumes alphabétiques (dont ce psaume 33/34). « Saints du Seigneur, adorez-le ; rien ne manque à ceux qui le craignent. » (et je continue le verset suivant) « Des riches ont tout perdu, ils ont faim ; qui cherche le Seigneur ne manquera d'aucun bien. »

Au passage, on entend résonner ici le Magnificat : si l'ange Gabriel a pu dire à la Vierge Marie qu'elle était pleine de grâce, c'est bien parce qu'elle était toute frémissante d'amour en face du Seigneur, selon l'expression d'André Chouraqui. Et, désormais, les générations la disent bienheureuse, comme l'avait prédit l'ange. De la même manière, Ben Sirac promet le bonheur aux assoiffés de Dieu : « Ceux qui craignent le Seigneur auront longue vie, car leur espérance repose sur celui qui peut les sauver. Celui qui craint le Seigneur n'a rien à redouter, jamais il ne s'effraie, car c'est lui (le Seigneur) son espoir. » (Si 34, 14-16).

Tout ceci nous paraît bien rose, peut-être ? Car, après tout, nous connaissons tous ce que nous appelons des injustices du sort : il y a de véritables « assoiffés de Dieu » qui ne connaissent absolument pas le bonheur ; alors que penser de ces versets : « Saints du Seigneur, adorez-le ; rien ne manque à ceux qui le craignent... qui cherche le Seigneur ne manquera d'aucun bien. » ? Or ce n'est pas un verset isolé ; au contraire, dans la suite du psaume, le compositeur reprend ce thème, il persiste et signe, comme on dit. Puisque la liturgie nous le fera chanter encore, nous y reviendrons la semaine prochaine.

Complément : Sur la crainte qui n'est pas la peur d'un quelconque châtement, cf. le verset 23 de ce psaume : « Pas de châtement pour qui trouve en lui son refuge ».

DEUXIÈME LECTURE : Ep 5, 15-20

Lettre de saint Paul Apôtre aux Éphésiens

5

- 15i Frères, prenez bien garde à votre conduite : ne vivez pas comme des fous, mais comme des sages.
- 16 Tirez parti du temps présent, car nous traversons des jours mauvais.
- 17 Ne soyez donc pas irréfléchis, mais comprenez bien quelle est la volonté du Seigneur.
- 18 Ne vous enivrez pas, car le vin porte à la débauche. Laissez-vous plutôt remplir par l'Esprit Saint.
- 19 Dites entre vous des psaumes, des hymnes et de libres louanges, chantez le Seigneur et célébrez-le de tout votre cœur.
- 20 À tout moment et pour toutes choses, rendez grâce à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus Christ.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : Ep 5, 15-20

Comme dimanche dernier, Paul prodigue ses recommandations aux Éphésiens ; ici, on peut les résumer en quatre points : **premierement**, « ne vivez pas comme des fous, mais comme des sages » ; **deuxièmement**, « tirez parti du temps présent » ; **troisièmement**, « ne vous enivrez pas, car le vin porte à la débauche. Laissez-vous plutôt remplir par l'Esprit Saint. » (ce qui peut paraître un curieux rapprochement !) ; **quatrièmement**, « à tout moment et pour toutes choses, rendez grâce à Dieu le Père ».

Premièrement, « ne vivez pas comme des fous, mais comme des sages » :

nous avons déjà rencontré ce thème traité beaucoup plus longuement au chapitre 4 (voir commentaire du dix-huitième dimanche). Ici, il consono étonnamment avec la première lecture qui mettait en scène Dame Sagesse (opposée à Dame Folie). C'est toujours le thème des deux voies. La Sagesse tient une place importante depuis le début de cette lettre ; par exemple, « Dieu nous a prodigué la richesse de sa grâce, nous ouvrant à toute sagesse et intelligence. » (1, 8)... « Que le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père a qui appartient la gloire, vous donne un esprit de sagesse qui vous le révèle et vous le fasse vraiment connaître. » (1, 17)... « Désormais les Autorités et Pouvoirs, dans les cieus, connaissent, grâce à l'Église, la sagesse multiple de Dieu, selon son projet éternel. » (3, 10). Étant donné ce qu'on sait du thème des deux voies, on n'est pas surpris que la Sagesse soit présentée comme une marche : la sagesse chrétienne est essentiellement une manière de se conduire, de « marcher », non pas à la manière du démon et de ce monde (2, 1-3), ni comme les païens (4, 17), mais d'une façon conforme à notre vocation (4, 1), dans l'amour (5, 2), comme des enfants de lumière (5, 8). (Toutes ces citations comportent l'emploi du verbe grec « *peripateô* », qui veut dire « marcher »). Parce que les temps sont mauvais, il serait stupide, inintelligent (v. 17), d'en suivre la prétendue sagesse. La véritable sagesse consiste au contraire à comprendre au quotidien quelle est la volonté de Dieu : « Ne vous conformez pas au monde présent, mais soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence, pour discerner quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bien, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait » (Rm 12, 2).

Deuxièmement, « tirez parti du temps présent » :

Les « jours mauvais » dont les chrétiens ont à tirer parti, c'est, vraisemblablement le climat de paganisme dans lequel baigne la communauté chrétienne : « Dans les derniers jours surviendront des temps difficiles. Les hommes, en effet, seront égoïstes... ennemis du bien... amis des plaisirs, plutôt qu'amis de Dieu. » (2 Tm 3, 1-7). La mise à profit consiste certainement, loin de fuir ces conditions, à les vivre dans la foi : « Que chacun demeure dans la condition où il se trouvait quand il a été appelé. Étais-tu esclave quand tu as été appelé ? Ne t'en soucie pas ; alors que tu pourrais te libérer, mets plutôt à profit ta condition d'esclave. Car l'esclave qui a été appelé dans le Seigneur est un affranchi du Seigneur. » (1 Co 7, 20-24).

Troisièmement, « ne vous enivrez pas, car le vin porte à la débauche » :

Sage conseil valable en tout temps et en tout lieu. Là non plus, Paul n'invente rien : l'alcoolisme et l'ivresse sont probablement aussi vieux que le monde ! Il suffit de penser à l'histoire de Noé et celle de Loth. Pour mémoire, on peut rappeler quelques lignes du livre des Proverbes : « Le vin est moqueur, l'alcool tumultueux ; quiconque se laisse enivrer par eux ne pourra être sage. » (Pr 20, 1)... « Ne regarde pas le vin qui rougeoie, qui donne toute sa couleur dans la coupe et qui glisse facilement. En fin de compte il mord comme un serpent, il pique comme une vipère. Tes yeux verront des choses étranges et ton esprit te fera tenir des propos absurdes. » (Pr 23, 31-33). Mais la pointe du propos de Paul n'est pas là, dans un plaidoyer pour la tempérance. Il ajoute : « Laissez-vous plutôt remplir par l'Esprit Saint. » Sous-entendu, l'unique source de la joie est là. Paul invite donc ses

chrétiens à se défier des faux bonheurs (l'ivresse en étant un exemple) et à rechercher la vraie joie que, seul, l'Esprit peut donner.

Quatrièmement, dit Paul, « à tout moment et pour toutes choses, rendez grâce à Dieu le Père » :

Là encore, où est la nouveauté ? L'action de grâce est un grand thème de l'Ancien Testament (voir le psaume 33 que nous chantons ce dimanche) ; mais ici la grande nouveauté, c'est l'unique motif d'action de grâce : Jésus Christ : « A tout moment et pour toutes choses, rendez grâce à Dieu le Père, au nom de notre Seigneur Jésus Christ. » « En tout temps, à tout sujet », oui, parce que le Christ est le centre du monde ; son Esprit répandu en nous désormais nous remplit de joie et d'action de grâce. La présence de l'Esprit fait de toute la vie humaine une véritable liturgie : « Je vous exhorte, frères, à vous offrir vous-mêmes (littéralement « offrir vos corps ») en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu : ce sera là votre culte spirituel » (Rm 12, 1). A son tour, la liturgie communautaire devient le lieu où nous déchiffrons le dessein de Dieu sur le monde. Il faudrait reprendre chaque geste et chaque parole de la liturgie : chacun à sa manière donne à voir un aspect du mystère. Et l'assemblée réunie est déjà, humblement, mais véritablement, le signe et le germe du Royaume en train de naître autour de Jésus-Christ.

ÉVANGILE : Jn 6, 51-58

Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean

6

- 51i Après avoir nourri la foule avec cinq pains et deux poissons, Jésus disait : « Moi, je suis le pain vivant, qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie. »
- 52 Les Juifs discutaient entre eux : « Comment cet homme-là peut-il nous donner sa chair à manger ? »
- 53 Jésus leur dit alors : « Amen, amen, je vous le dis : si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.
- 54 Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour.
- 55 En effet, ma chair est la vraie nourriture, et mon sang est la vraie boisson.
- 56 Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui.
- 57 De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis par le Père, de même aussi celui qui me mangera vivra par moi.
- 58 Tel est le pain qui descend du ciel : il n'est pas comme celui que vos pères ont mangé. Eux, ils sont morts ; celui qui mange ce pain vivra éternellement. »

Copyright AELF - 1980 - 2006 - Tous droits réservés

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Jn 6, 51-58

Ce texte fait partie du discours sur le pain de vie, chez Saint Jean. Jésus vient d'annoncer : « Moi, je suis le pain de la vie. Celui qui vient à moi n'aura plus jamais faim ; celui qui croit en moi n'aura plus jamais soif. » Ce qui, lu à travers les lignes, est une prétention

formidable. Car le peuple élu sait bien qu'il y a deux sortes de nourriture, les matérielles, les spirituelles. Et l'unique nourriture spirituelle valable, véritablement vivifiante, c'est la Parole de Dieu. Et voilà que cet homme-là, Jésus, prétend être cette nourriture vivifiante. Il a même ajouté : « Moi, je suis le pain qui est descendu du ciel » ; ce qui est très exactement la définition de la Parole de Dieu dans l'Ancien Testament. « L'homme ne vit pas seulement de pain, disait le livre du Deutéronome, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Dt 8, 4).

La réaction ne se fait pas attendre : « Cet homme-là n'est-il pas Jésus, fils de Joseph ? Nous connaissons bien son père et sa mère. Alors, comment peut-il dire : Je suis descendu du ciel ? » C'est bien la question qui est au cœur du mystère chrétien : Jésus vrai homme peut-il être vrai Dieu ? Jésus ne répond pas directement, il reprend ce qu'il a dit plus haut : « Tous ceux que le Père me donne viendront à moi » (v. 37) et ajoute : « Nul ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire. » (v. 44). Dans l'œuvre du salut, c'est Dieu qui a l'initiative ; mais il ne nous contraint pas, il sollicite notre réponse libre. Mais pour ceux qui voudront bien se laisser attirer, Jésus complète la Révélation : dans ces quelques versets, il répète trois fois « Je suis », ce qui est, là encore, pour une oreille juive, l'affirmation de sa divinité. Seul Dieu peut dire « Je suis », c'est même le Nom qu'il a révélé à Moïse (Ex 3). Et Jésus ajoute : « Certes, personne n'a jamais vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu : celui-là seul (il parle de lui, ici, bien sûr) a vu le Père. » Après la multiplication des pains, les Galiléens l'appelaient le Grand Prophète, mais ils étaient encore bien en-deçà de la réalité ! Il n'est pas un Prophète, fût-il le plus grand, il est la Parole même de Dieu. Il est « le pain vivant descendu du ciel », c'est-à-dire la Parole incarnée, il est celui qui comble la faim spirituelle de l'homme, il est celui qui donne la vraie vie.

De tout cela la manne n'était tout compte fait qu'une pâle image : « Au désert, vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts ; mais ce pain-là, qui descend du ciel, celui qui en mange ne mourra pas. » Bien sûr, on entend ici le Prologue de Jean : « La Parole s'est faite chair et elle a habité parmi nous. » (Jn 1, 14).

Nouveau pas dans la Révélation, Jésus va dire maintenant comment il nourrit le monde : une parole, on la lit, on essaie de la comprendre, voire d'y conformer sa vie. Mais Jésus va plus loin : il parle de chair à manger, de nourriture, c'est-à-dire d'assimilation profonde : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie. » Il évoque ici, très certainement, la Passion et la Croix. Bien, sûr, là encore, nous butons sur le mystère, et ses auditeurs n'y ont pas manqué, mais on ne peut nier que tout le Nouveau Testament a compris que c'est dans la Passion et la croix du Christ que le monde a retrouvé la vie. Faut-il s'étonner de ne pas comprendre ? Comment la raison raisonnante, notre pesante raison humaine atteindrait-elle le mystère du Père ? Nous n'avons qu'une seule chose à faire, nous laisser attirer par Dieu : comme dit la lettre aux Éphésiens, « Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté » (Ep 1, 9). Voilà la merveille : Dieu ne demande qu'à nous faire connaître le mystère de sa volonté ; c'est bien pour cela qu'il a envoyé son Fils « venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. » (Jn 18, 37).

Encore faut-il accepter cette révélation : « Ne récriminez pas entre vous », dit Jésus à ses auditeurs, leur rappelant ainsi que, depuis toujours, le peuple à la nuque raide a eu la tentation de « murmurer » comme dit le livre de l'Exode (juste avant l'épisode de la manne, entre autres). Dans la fin du discours, Jésus promettra à ses fidèles le don de l'Esprit qui seul peut faire assimiler le pain de vie ; en attendant, il répète seulement cette vérité proprement vitale : « Celui qui croit en moi a la vie éternelle... Moi, je suis le pain vivant,

qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. » (v. 47 et 51).

Difficile à comprendre ? Sûrement, mais nous avons le meilleur professeur : « Ils seront tous instruits par Dieu lui-même » promettaient les prophètes pour les derniers jours. Jésus s'inscrit bien dans cette promesse : « Tout homme qui écoute les enseignements du Père vient à moi. » Ainsi va la foi : « Nul ne vient à moi si mon Père ne l'attire. » (v. 44). Grâce à Dieu, au vrai sens du terme, il suffit de se laisser attirer, de se laisser instruire.

Dès les premières lignes de son Évangile, ce que l'on appelle le « Prologue », Jean médite, avec étonnement peut-être, le refus que Jésus a essayé de la part de bon nombre de ses contemporains : « Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu. » (Jn 1, 11).

Pourtant, Jésus, de Nazareth en Galilée, Juif parmi les Juifs, parlait avec les mots, les raisonnements, les images de son temps : ses auditeurs pouvaient donc le comprendre ; mais la majorité ne pouvait pas se décider à le suivre. Notre texte d'aujourd'hui en est encore un exemple impressionnant. Nous sommes au chapitre 6 de l'évangile de Jean ; déjà dans les chapitres précédents, l'évangile nous rapporte comment à plusieurs reprises, Jésus s'est révélé comme l'envoyé de Dieu qui donne la vie au monde ; à chaque fois, il a affronté l'incompréhension, voire même le refus de certains : seuls, quelques-uns entraînent peu à peu dans le mystère : ceux qui, tout simplement, je devrais dire humblement, acceptaient de l'écouter et de se laisser enseigner par lui au lieu de commencer par raisonner.

Aux noces de Cana, par exemple, heureusement, les serviteurs n'ont pas d'abord cherché à comprendre ! Ils ont obéi tout simplement à l'ordre de Marie « Faites tout ce qu'il vous dira », sinon le miracle ne se serait pas produit. Au banquet des noces de l'Eucharistie, chaque fois que le Christ s'offre à nous, nous sommes replacés devant le choix décisif : accepter de croire, nous laisser nourrir et repartir plus forts... ou bien ne nous fier qu'à notre raison branlante et refuser la nourriture qui nous est offerte ; pour nous retrouver aussi pauvres que nous étions venus.

On sent bien que tout au long de l'évangile de Jean se repose cette grande question : croire ou ne pas croire. Si vraiment Jésus est l'envoyé du Père, c'est folie de ne pas accueillir avec émerveillement et reconnaissance le cadeau que Dieu nous fait : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (Jn 3, 16). C'est une phrase de Jésus à Nicodème. Au chapitre 4, Jésus parle encore de vie éternelle, mais c'est à la Samaritaine cette fois ; elle est beaucoup moins savante, moins importante, moins vertueuse aussi, très certainement, que Nicodème, qui était un Pharisien fidèle, juge au Grand tribunal de Jérusalem.

Curieusement, elle est plus disposée à accueillir la parole de Jésus ; il lui parle d'eau vive, comme à Capharnaüm, quelque temps plus tard, il parlera de pain de vie : « Quiconque boit de cette eau-ci aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; au contraire, l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant en vie éternelle. » (Jn 4, 13-14). La similitude des deux discours est flagrante : la même proposition de vie, le même appel à la foi ; la seule condition pour recevoir de Jésus le don de la vie, c'est d'y croire !

Et d'ailleurs, aussitôt après la rencontre avec la Samaritaine et l'affirmation qu'il suffit de croire en Jésus pour recevoir la vie, nous en avons comme une application pratique : Jean nous rapporte le récit de la guérison du fils de l'officier de Capharnaüm ; l'officier supplie Jésus : « Viens avant que mon fils ne meure » et il croit sans hésiter Jésus qui lui affirme « ton fils vit ». À l'inverse, tout le problème des opposants à Jésus est là : au lieu de faire confiance à Jésus sans conditions, ils « récriminent » comme Jésus le leur a reproché un peu plus haut : « Comment cet homme-là peut-il nous donner sa chair à manger ? ». « Cet homme-là », sous-entendu n'importe qui ; ils se refusent à reconnaître en lui le « Fils de l'homme » c'est-à-dire l'Envoyé du Père, le sauveur du monde.

Je reprends notre évangile de ce dimanche : Jésus parle bien de don, de cadeau : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie. » : la vie, sous-entendu la vraie. On le sait bien, que l'homme ne vit pas seulement de pain ; qu'il y a en chacun de nous des besoins profonds que rien ou presque ne peut combler durablement ; nous pouvons bien nourrir nos corps, les gaver même, il reste encore et toujours en nous une autre faim que nous ne savons pas combler nous-mêmes. C'est pour cette faim-là que Jésus se donne à nous : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui. »

Déjà le livre du Deutéronome présentait l'épisode de la manne dans le désert comme une pédagogie de Dieu : « Le Seigneur ton Dieu t'a donné à manger la manne... pour te faire reconnaître que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais qu'il vit de tout ce qui sort de la bouche du Seigneur. » (Dt 8, 3).

La manne, à elle seule, n'était qu'une nourriture matérielle, on pourrait dire « terrestre », une sorte de pain ; mais par la façon dont elle était donnée au jour le jour par Dieu, elle éduquait le peuple d'Israël à se tourner vers son Dieu chaque jour et à attendre de lui sa survie. Il est là, peut-être le secret : attendre de Dieu notre survie !

